

- CHAPITRE II -

LE TABLEAU DEROBE

Justin était adossé à un haut lampadaire et essuyait ses lunettes rondes. La chamoisine, qu'il utilisait, était usagée. En fait, c'était un peu plus que ça. Je pense que si elle avait pu parler, il ne fait nul doute que de nombreux historiens auraient vendu leur âme pour un entretien avec elle. Le pâle tissu laissait derrière lui approximativement trois fois plus de traces qu'avant son passage, mais Justin continuait à l'utiliser méticuleusement, avant de finir par frotter ses verres contre sa manche.

Mon jeune ami était crapuleusement mal rasé et n'avait pas jugé utile de faire signer un traité de paix entre ses cheveux bruns, préférant les laisser en pleine bataille. La première chose que je me dis en l'apercevant fut qu'il était urgent qu'il prenne un rendez-vous chez le coiffeur ; mais Justin devait probablement attendre que ce dernier fasse lui-même la démarche...

Malgré une garde-robe assez variée, il semblait s'être arrangé pour associer des couleurs qu'on préférerait voir divorcées plutôt que mariées : son pantalon crème jurait avec sa chemise bleu-marine, le tout recouvert d'un long manteau marron, lui aussi pâli par le temps. Et comme à l'accoutumée, ses vêtements étaient scandaleusement mal repassés.

Comment aurais-je pu ne pas tomber follement amoureux de ce garçon à l'accoutrement déplorable ?

Le haut lampadaire projetait sous Justin un cercle d'obscurité, auquel s'ajoutaient deux immenses ombres allongées. La profondeur de ces dernières était due à la situation des deux sources lumineuses sphériques, posées au niveau de l'entrée du musée, au sommet d'un vieil escalier en pierre. Ces trois ombres formaient un V que Justin observait avec une minutie que j'attribuai à un réveil encore imparfait et au besoin inhérent d'éviter toute source lumineuse.

Je n'avais aucune idée de l'importance qu'il pouvait leur attribuer.

Lorsqu'il me remarqua, souriante, Justin fut immédiatement rassuré sur le caractère de la situation, que j'avais assez malhonnêtement amplifié. Il s'approcha de moi et me serra dans ses bras, comme à chaque fois qu'il soupçonnait une quelconque inquiétude chez moi (plus ou moins feinte). Après de brèves politesses cyniques sur nos allures respectives, nous grimpâmes vers l'entrée.

Un jeune policier gardait la porte.

« Déjà ! » pensai-je. La police avait été prévenue avant nous, probablement grâce à une alarme ou un autre mode de surveillance du musée.

Je remarquai au passage que j'ignorais tout ce qui concernait sa sécurité. Est-ce que mon père ne m'en avait jamais parlé ou est-ce juste que je n'y avais pas prêté attention ?

Le regard insistant du garde me ramena à la fraîche réalité de cette nuit de mars. Je lui montrai ma carte d'identité, dont la couleur et les plis s'accordaient à merveille avec le manteau de Justin. A la lecture de mon nom, il détacha un talkie-walkie noir de sa ceinture et demanda à son supérieur hiérarchique, apparemment à l'intérieur, si je pouvais entrer accompagnée.

— Tsss, fais un thé grzzzz, répondit une voix grésillante.

— Un thé ? Maintenant, lieutenant ? demanda le policier, dont les sourcils semblaient décidés à escalader le front.

— Grizzz, pain sur, imbécile ! hurla l'homme à l'autre bout de l'appareil (sans laisser le moindre doute sur le dernier mot). Pas de pain !

— Je... je peux quitter mon poste alors ? balbutia le policier.

Le crépitement que produisit l'appareil le fit sursauter. Apparemment, l'inspecteur venait de perdre son sang-froid.

— RESTE A TON POSTE ET FAIS ENTRER LES DEUX JEUNES ! Mais c'est pas grizzzz possible ÇA !

— Euh, oui, bien reçu monsieur, bégaya le policier avant de passer la manche de son blouson de cuir sur son front humide (et aussitôt regretter vestimentairement ce geste).

Lorsqu'il se décida enfin à nous laisser entrer, ma montre - cadeau de Justin pour mes dix-neufs ans - indiquait une heure trente-quatre.

Alors que je croyais entrer dans un lieu en alerte, je fus surprise par le calme qui régnait dans le musée. Une petite fenêtre ronde laissait filtrer un mince filet lumineux. Quatre policiers avaient commencé leurs recherches, avec ces drôles de tubes fluorescents à lumière violette, qui auraient fait merveille dans des concerts branchés.

Que cherchaient-ils vraiment ? Eux-mêmes ne le savaient probablement pas. Un passage secret, un tunnel, des traces de boue ou ces poussières déplacées qui font s'écrouler les meilleurs des plans dans les pires histoires... Ces probables lecteurs de polars donnaient l'impression de prendre conscience, pour la première fois de leur vie, des différences entre littérature et terrain. Le moindre élément suspect aurait été le bienvenu car leur mine déconfite en disait long sur leurs investigations.

L'un d'entre eux était debout, un autre était agenouillé et un troisième était allongé : il y avait là-dedans l'esquisse d'une complexe hiérarchie. Le quatrième policier présent dans la salle se contentait de discuter avec mon père ce qui, assurément, faisait de lui le plus gradé des lieux.

— Nous avons utilisé des voitures civiles, murmurait le lieutenant (d'une voix non grésillante cette fois) alors que nous nous approchions d'eux. Nous ferons tout notre possible pour ne pas ébruiter cette affaire. Et bien plus encore pour retrouver votre *Colombe*, ajouta-t-il posément.

Au bruit de nos pas, mon père détourna son attention. Sur son visage se dessina une rapide grimace lorsqu'il aperçut Justin. Mais ce n'était pas uniquement cette grimace que l'on peut avoir lorsqu'un ami vient en haillons s'installer chez vous la veille de la réunion d'affaires que vous prépariez depuis trois mois, avec un énorme enjeu pour votre carrière et plusieurs maisons dans le Sud à la clé. Ce n'était pas seulement vestimentaire-capillaire : apparemment, il n'était pas enchanté de voir un étranger à la famille présent au musée ce soir.

Zut, j'avais peut-être fait une erreur... Mais après tout, je n'avais pas demandé à venir non plus ! Ce soir, j'étais là pour le soutenir, alors j'avais bien le droit d'être soutenue aussi.

Justin ne se formalisa pas du rictus qu'il avait sans aucun doute aperçu, probablement habitué à mes mimiques fort similaires. Il s'avança pour lui serrer la main et mon père esquissa un sourire avant de se retourner vers le lieutenant :

— Je vous remercie des efforts... particuliers que vous m'accordez, hésita-t-il. Maintenant que ma fille est arrivée, pourriez-vous demander à votre homme de fermer le rideau de fer et la grille, afin que nous puissions allumer les couloirs sans éveiller l'attention extérieure ?

Face à mon père trapu, de taille moyenne et aux cheveux bruns grisonnants, la silhouette longue et effilée du policier se précisait dans l'ombre du hall. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, qui en paraissait trente au premier coup d'œil. Ses cheveux bruns, son

costume noir et son visage strict aux traits marqués lui donnaient un air impénétrable. Il ressemblait vaguement à mon beau-père (futur, à l'époque)...

Et pendant que je le dévisageais avec mes yeux embrumés de début de nuit, nous entendîmes le musée se refermer sur nous comme un piège. Plus personne ne pouvait sortir, plus personne ne pouvait entrer.

Au même moment, Justin murmura « moins de cinquante, c'est certain... »

Je le fixai mais il ne sembla pas le remarquer : il était trop occupé à observer les fenêtres en hauteur. Une idée me frappa alors. Plus qu'une simple hypothèse, c'était une évidence : il allait résoudre l'affaire !

« Allons, Elena, non ! » me dis-je. Bien sûr que non, c'était parfaitement impossible ! Il était interne en radiologie, pas détective... Pour observer et détecter des failles dans des radios, il était probablement doué, mais nous étions là dans la vraie vie, loin des images. Je fus quelque part déçue, comme si je m'attendais tout de même à ce qu'il « trouve l'anomalie » !

L'amour rend aveugle, dit-on, mais moi, il me rend exigeante...

Mon père nous présenta au policier impénétrable, le lieutenant Bourdon.

— Vous et votre ami devrez rester hors de l'enquête, nous lança le policier en balançant la tête, sans s'ennuyer de banales courtoisies telles que « bonsoir » ou « mademoiselle ». Et nous n'avons encore presque rien, alors ne laissez pas traîner vos mains partout, compris ?

Avant que je pusse répondre que nous serions de « sages enfants qui ne toucheront qu'avec leurs yeux », Justin hocha la tête en tentant vainement de réprimer un insolent bâillement. Au moment où le lieutenant dégaina son talkie-walkie, mon ami demanda :

— Et c'était de la toile ou du bois ?

— Du bois, répondit mon père en lui jetant un regard curieux.

— Alors il est heureux que vous n'ayez rien trouvé... Et que rien ne sera trouvé, ajouta-t-il d'une voix lointaine, comme pour lui-même.

Six yeux se posèrent sous ses cheveux en plein heurt. A mon heureuse surprise, il avait peut-être découvert quelque chose...

Mais comment, où et quand ? Je ne l'avais pas quitté une seule seconde ! C'était donc forcément quelque chose que je pouvais savoir également. Hélas, il semblait que l'espoir de sommeil obsédait plus mon esprit que le sien...

Le lieutenant fut le premier à rompre le court silence qui venait de s'installer par un soupir exaspéré, auquel il ajouta d'un ton non moins exaspéré : « et pourquoi ça ? »

— Arrêtez-moi si je me trompe, répondit Justin en portant son index gauche sous ses lèvres (je connaissais ce geste : en réalité, il était certain de ne pas se tromper). Le tableau est trop grand pour être sorti par les fenêtres, n'est-ce pas ?

— C'est exact, déclara mon père. La *Colombe* mesure soixante-treize centimètres sur cinquante-trois et nos fenêtres rondes ont toutes un diamètre d'environ quarante centimètres. C'est d'ailleurs pour éviter les vols qu'elles sont toutes si petites, que le musée est si sombre et que nous devons dépenser des fortunes en électricité ! Pour ce à quoi ça a servi, grommela-t-il.

— Donc, poursuivit Justin d'une voix posée que je reconnaissais à peine, le tableau n'a pas pu être sorti par une fenêtre.

Il marqua un temps de silence pendant lequel il gonfla alternativement les joues.

Je regardai les fenêtres : il avait vraiment un sens aigu de la mesure pour se rappeler la taille du tableau et la comparer à vue d'œil avec des fenêtres aussi haut situées. Probablement un truc de radiologue.

« Et ? » pensai-je. « Si on reste là à énoncer des évidences géométriques, l'affaire ne va pas avancer. » Puis je me rappelai ce qu'il venait de dire à propos des recherches infructueuses de la police. Il y avait encore quelque chose qu'il nous cachait...

— Cela ne nous laisse donc que trois possibilités à envisager, reprit-il. Soit le tableau est passé par la porte après la fermeture - à dix-huit heures, d'après ce que j'ai lu à l'entrée -, soit il est encore ici ou soit il est passé par une fenêtre...

— Impossible !

— Découpé.

Mon père le regarda un instant puis, comme s'il venait d'avoir devant les yeux l'image de son tableau en lambeaux, il étouffa un cri d'horreur. Son front perlait autant que celui du policier à l'entrée, qui était certainement encore en train de regretter son geste de manche.

Pour la première fois depuis notre arrivée, le lieutenant sourit. C'était plus un geste primitif, visant à montrer ses dents à ce jeune adversaire inattendu, qu'un réel amusement ou un quelconque cynisme, bien qu'il n'en était pas dépourvu.

— Sauf que nous aurions sûrement retrouvé des copeaux s'il avait été découpé.

— C'est exact, il est en bois ! s'exclama Justin en continuant de fixer mon père, perdu. Et il est donc heureux, comme je disais, que vous n'ayez rien trouvé ; car cela signifie que le tableau est intact !

Et avec dans le regard un reflet malicieux, il ajouta : « Et que nous n'avons plus que deux possibilités à envisager... »